

L'étranger
Week-end cinéma
Samedi 30 novembre 2019

-/- L'étranger comme autre

Il existe bien des raisons, philosophiques, spirituelles, écologiques, de se considérer soi-même comme un « kosmopolitès », un citoyen du monde, un membre de l'Église universelle ou un habitant de la planète, plus qu'un citoyen d'un État déterminé.

Le cosmopolitisme n'est pas sans noblesse d'âme et il inspire des conduites généreuses.

Toutefois, il ne peut faire l'économie des réalités géopolitiques : chacun peut en appeler à l'approbation ou à la désapprobation de la communauté nationale, mais, en toute rigueur, la communauté internationale, ça n'existe pas. Au regard des faits et du droit, l'humanité se répartit en une multitude de communautés nationales avec, pour chacune, une population, une ou plusieurs langues, un territoire, des frontières et un État. En aucun lieu ni temps, l'humanité s'organise au sein d'un unique corps politique constitué.

Au nom d'un idéal de fraternité, on peut rêver et appeler de ses vœux la dissolution des États et la venue d'une citoyenneté mondiale, l'espérance de ce qui adviendra dans le Ciel peut même nourrir l'espoir de le devancer sur la terre, mais la réalité de l'histoire oppose une résistance farouche à de telles utopies : la communauté humaine, concrètement, est multiple et non point une. Dans ces conditions - persistantes à l'évidence - il faut bien distinguer des appartenances et des non-appartenances, comme on distingue un dedans et un dehors. Les communautés sont ainsi constituées que certaines personnes en sont les membres, alors que n'autres, n'y appartenant pas, rejoignent la catégorie de ceux qu'on désigne par le terme d'étrangers.

Au premier abord donc, l'étranger est celui « *qui est d'une autre nation* » (définition du Robert). En plus direct, nous pouvons nous contenter de la formule suivante : est étranger celui qui n'est pas de « chez nous », même s'il faut tout de suite ajouter un certain nombre de caractères, visibles et sonores, qui témoignent d'un ailleurs et d'un autrement : une tenue vestimentaire, une langue, une façon d'être et d'apparaître, marquent d'emblée une différence à quoi on reconnaît, sans trop d'effort, celui qui vient de contrées lointaines.

Toutefois, cette reconnaissance s'applique à plusieurs situations de rencontres. Nous pouvons en distinguer trois. Il y a, d'une part, l'étranger qui vient librement chez nous pour visiter le pays – le touriste – ou encore celui qui vient s'installer quelque temps parmi nous, par exemple pour une mission commerciale ou un cycle d'études, et qu'on peut nommer le résident. Il y a ensuite l'étranger comme immigré (le travailleur-étranger) qui vient chez nous parce que notre pays souffre d'un déficit de main-d'œuvre.

Il y a enfin l'étranger comme réfugié, ou migrant, qui est en demande d'asile, et qui vient chez nous parce qu'il fuit son pays d'origine, soit pour des motifs politiques, soit pour des motifs économiques - comme souvent aujourd'hui - voire écologiques, comme probablement demain.

On comprend aisément que ces trois situations ne s'identifient pas et que la relation à l'étranger « travailleur étranger » ou la relation à l'étranger « réfugié » ne suscitent pas dans la population d'accueil les mêmes réactions que la relation au visiteur étranger.

Le touriste vient par liberté, il achète et il dépense ; sans doute peut-il être envahissant en certains endroits et à certaines époques (les Tropicains ou les Vénitiens se

plaignent de la pleine saison), mais il ne s'installe pas, il passe. En revanche, il est inutile d'y insister, la relation à l'étranger se dramatise sérieusement avec les deux autres catégories, en dépit d'un devoir d'hospitalité, si caractéristique de la civilisation.

Quoi qu'il en soit de ces différences, elles s'annulent devant l'évidence que la rencontre d'un étranger ne va jamais de soi. L'image de « l'étranger », simple visiteur ou non, n'attire pas à soi que des significations favorables : suspicion, méfiance, discrimination, xénophobie, tendent à imprégner plus ou moins gravement la relation des nationaux aux étrangers. Il y eut même, au début du 20^{ème} siècle, le fantasme et la suspicion d'un « parti de l'étranger » dont la connotation antisémite fut dénoncée par Péguy. Certes, le fait que les étrangers ne craignent pas pour leur vie, qu'ils ne soient pas traités en ennemis, suffit aux règles de droit, mais il y a loin entre tolérer une présence, fût-ce en murmurant contre elle, et vraiment accueillir l'autre, en lui offrant un toit, un couvert et même une conversation.

Pourquoi est-il si difficile, qu'on se l'avoue ou non, de rencontrer l'étranger, d'aller vers lui, et non seulement de le laisser venir et être ?

Le sens des noms est une première indication. En effet, ce n'est pas un hasard si les mots « hospitalité » et « hostilité » partagent une même étymologie, celle de « hostis » qui signifie « l'étranger ». Sous des apparences avenantes, l'inconnu peut cacher des intentions coupables dont la sagesse élémentaire conseille de se protéger. Comment distinguer, dans notre relation à l'étranger, la juste prudence devant une personne suspecte et la peur déraisonnable, impulsive, immémoriale, de celui qui vient d'ailleurs ? Où se trouve la limite entre l'ennemi qui cause en nous la crainte, et la crainte en nous qui fait de l'autre un ennemi ? Comment différencier la prudence et le fantasme ? Avouons-le : la réponse ne relève jamais de l'évidence et implique une part irréductible de risque.

L'hospitalité vraie – non seulement celle qui tolère, mais celle qui accueille – nous met à l'école, et à l'épreuve, d'un nécessaire discernement moral, et même politique. Entre le strict refus d'ouvrir sa porte, ou sa frontière, et l'accueil inconsidéré, il existe un milieu juste qui restera toujours délicat à définir. Si nous fermons porte et frontière, par excès de réalisme, voire de « real politique » (jusqu'à ériger un mur), nous péchons contre un principe moral et même spirituel – principe héritier du droit des gens et des Saintes Écritures. Si, contrario, nous ouvrons sans mesure porte et frontière, par angélisme, nous fautons contre la sagesse politique, puisqu'un tel excès risque gravement de réveiller, dans une partie de la population, les démons de la xénophobie. La morale est-elle la meilleure des politiques ? Ou, question inverse, la politique est-elle la meilleure des morales ? La réponse ne s'impose pas aisément !

En tout état de cause, une sage politique doit s'éviter d'encourager le vice, mais elle ne peut exiger de tous la vertu, voire la sainteté, sans déclencher la protestation du pire. « *Qui veut faire l'ange fait la bête* » écrit sagement Pascal. Mais on ne peut oublier la possibilité que le refus de faire l'ange réveille une autre bête. Le procès d'un vice risque toujours d'en cacher un autre ou ne garantit pas sa vertu. Qui sait si notre commun penchant pour la prudence ne s'explique davantage par la peur de déranger notre confort que par la crainte objective d'un danger ? Si le diable est habile à singer Dieu, il n'est pas exclu que nous soyons dupés par un égoïsme habile à imiter la sagesse au point de nous porter à confondre la force de la raison avec la faiblesse du cœur. Ce n'est pas exclu parce que la crainte qu'inspire l'étranger se passe de tout motif. Elle lui est antérieure et tend à inventer ses motifs au lieu d'en dépendre. En effet, par sa seule présence, l'étranger risque de déclencher chez celui qui le perçoit, et le nomme ainsi, des mécanismes de défense.

Il est ressenti comme une menace protéiforme ; celle d'invalider nos codes et coutumes, celle de discuter le monde dont notre volonté de maîtrise a dessiné la carte, celle

de mettre à nu notre essentielle pauvreté que notre illusion de puissance ne cesse de recouvrir, celle de devoir partager nos possessions. L'étranger est étrange, pourrions-nous dire, sans jouer sur les mots, d'une inquiétante étrangeté - et non seulement celle que nous nommons insolite – certainement parce que l'inconnu dont il vient et dont il est habité nous oblige, pour le rencontrer, à risquer cet inconnu, à nous y jeter, mais certainement aussi parce qu'il nous dé-familiarise de nous-même jusqu'à nous faire redevenir quelque peu étrangers à nous-mêmes.

C'est le prix de la vraie rencontre : il faut accepter de se perdre un peu soi-même pour trouver l'autre. L'étranger est l'Autre, élevé au rang d'évidence immédiate – signe et témoin du Tout Autre dans la tradition biblique – ; il importe alors, pour le rejoindre, de nous laisser décentrer, de modifier notre regard sur notre identité, non pas nécessairement pour la changer, mais pour se la réapproprier par le détour de ce que l'Autre a, comme étranger, d'intempestif, d'étonnant et même de provoquant.

De même qu'une vérité, même et surtout la plus essentielle, qui n'est pas hardiment et fréquemment discutée devient fatalement un dogme mort, de même une identité qui se ferme à l'épreuve de sa différence devient une identité morte et donc infertile. L'étranger agit sur nous comme un défi lancé à notre paresse et comme un appel à une existence courageuse.

-II- L'autre comme étranger

Toutefois, l'homme qui vient de loin n'épuise pas la catégorie d'étranger. Jusqu'à présent, nous nous sommes contentés de définir une « qualité » purement contingente, à savoir une altérité qui n'est pas essentielle puisqu'elle peut être (quand un individu vient chez nous), qui peut n'être pas (quand la personne reste chez elle), qui peut n'être plus dès lors qu'elle obtient la nationalité du pays où il décide de résider. Mais il existe une altérité essentielle qui oblige à penser la catégorie d'étranger différemment.

Ainsi, par exemple, s'il faut espérer que la personne la plus proche, celle auprès de laquelle nous existons, ne devienne jamais une étrangère – étrangère au sens de celle avec qui on ne partage plus rien, sinon l'indifférence ou, pire, l'hostilité - il n'empêche que le nombre des années peut donner l'illusion d'un effacement des différences. Avec la meilleure volonté du monde, nous échappons difficilement à cette tendance de ramener l'inconnu au connu, de croire que le proche est si proche qu'il est désormais saisi, une fois pour toutes. Cette propension à « ramener l'autre au même », fort heureusement, est régulièrement démentie par les ressources inattendues de la personne, quelle qu'elle soit, si nous voulons bien y être attentifs. Par fulgurances successives, comme par saccades, au travers d'un geste, d'un mot, d'un regard, d'une conduite inattendue, par le rayonnement soudain du visage, le proche manifeste sa différence inentamée, fait apparaître, dans la force de l'évidence, que son être se tient au-delà de tout apparaître possible. Lorsqu'un tel événement survient – et il faut espérer qu'il survienne pour la qualité de la relation (qui peut aimer un être sans mystère ?) - le compagnon entrevoit alors ce qu'il faut bien nommer la transcendance de l'autre, le mystère d'une présence lointaine.

C'est une leçon pour le sujet d'aujourd'hui puisque le proche nous apprend quelque chose d'essentiel sur le lointain que constitue toujours un « autre », tout autre - qu'il vienne d'une contrée lointaine ou qu'il vive à nos côtés. Entre moi et toi, entre le même et l'autre, il existe une frontière invisible et néanmoins ineffaçable, une distance que rien ne peut combler, ni l'amour pour le meilleur, ni la violence pour le pire.

Aucune synthèse n'est disponible pour résorber la différence, pas même l'appartenance commune à l'unité d'un genre ou l'unité d'une espèce. Certes, l'autre est

homme comme moi, avec les mêmes droits, mais ce n'est pas à l'homme que je dis tu, c'est à « toi », à nul autre pareil, « toi » qui te tiens toujours ailleurs en échappant à toute classification.

Nous comprenons que l'étranger n'est pas seulement celui qui vient d'une contrée lointaine, c'est aussi l'autre dans son altérité inextinguible, dont la faculté de s'offrir à la présence, dans la proximité du proche (de l'être aimé), procède d'une source infiniment lointaine, rebelle à sa propre saisie, et donc étrangère par cela-même. Tout proche est l'énigme d'une présence lointaine. S'il se fait proche, par inclination aimante et volonté, dans la grâce d'une vie partagée, cet acte même vient de très loin, d'un monde définitivement étranger au mien, puisqu'il est le mystère d'une liberté infiniment singulière. C'est ce que nous nommons la « pluralité des mondes » : il y a le monde rural et le monde urbain, le monde de la médecine et le monde de la justice, avec des intersections – évidemment – mais aussi des différences ineffaçables. Et au-delà de tous ces mondes, mondes professionnels, mondes nationaux, mondes continentaux, il y a les mondes ultimes que sont, à chaque fois, les personnes. Chaque personne est un monde à elle seule, irréductible à tout autre, à nulle autre pareille. Définitivement seule à être ce qu'elle est, d'une solitude incurable et positive - puisque offerte à la relation – la personne, dans sa singularité concrète, fait advenir une différence absolue, inclassable, et donc « étrangère » à toutes celles qu'elle n'est pas. Le philosophe Lévinas résume cela admirablement : « *Autruï demeure infiniment transcendant, infiniment étranger. (...) Il n'y a que l'homme qui puisse m'être absolument étranger – réfractaire à toute typologie, à tout genre, à toute classification. L'étrangeté d'autruï, sa liberté même ! Seuls les êtres libres peuvent être étrangers les uns aux autres. La liberté qui leur est commune est précisément ce qui les sépare.* » (*Ethique et infini*, p. 211 – p. 71)

-III- « *Vous n'êtes que des étrangers sur la terre* » (*Lévitique*, chap.25, v.23)

Cette adresse de Yahvé à l'humanité indique clairement que nous ne sommes pas les propriétaires de la terre, mais seulement des locataires de passage. Même si nous en sommes aussi les intendants car notre condition d'étrangers sur la terre ne saurait être prétexte à l'incurie. À nous d'en cultiver le jardin par le soin que nous accordons au travail, à nous d'en honorer les beautés par le chant et la poésie, à nous de la protéger contre les agressions de son exploitation irresponsable. La terre donne sens à l'action des hommes et éveille leur désir de contemplation puisque les splendeurs visibles témoignent des splendeurs invisibles.

Toutefois, « être des étrangers sur la terre » signifie non seulement que nous ne devons pas faire de la terre « notre foyer », « notre chez nous », mais que nous ne le pouvons pas. À bien des égards, la terre conserve en elle les traces du « tohu-bohu » des origines – c'est-à-dire de l'indifférenciation initiale. L'inquiétante étrangeté – pour recourir à une expression de Freud – se ressent dans le rapport des hommes au monde. À l'image des éboulis, de la lave, de la boue, du magma sous la croûte terrestre, et des énormes masses rocheuses à sa surface, il y a, derrière les formes du monde et leurs beautés admirables, un fond informe, ténébreux et toujours menaçant. Car l'informe ne s'étale pas simplement telle une matière inerte ; il ne ressemble pas non plus à l'élément liquide, apte à prendre toutes les formes, à épouser ce qui en accueille la présence. L'informe est une puissance qui, à l'intime des formes, les menace de déformation ou de désinformation – et y parvient !

L'immonde – c'est-à-dire, littéralement, ce qui est rebelle à la constitution d'un monde, l'« an-archique par essence - est énigmatiquement dans le monde (de la nature et de l'histoire), comme une source de permanente insécurité, comme le risque incessant d'un retour au chaos des origines. La présence de l'informe - dont d'odieuses maladies sont l'un

des signes - explique que nous ne sentions jamais tout à fait « chez nous » sur la terre, en dépit des villes, des maisons, et de l'humble bonheur qu'offrent un toit et une chambre, à l'abri provisoire des tumultes de la nature. De nombreux signes nous racontent, ni nous voulons bien les voir, que le monde n'a pas en lui-même sa propre fin, que nous ne pouvons y vivre qu'à la condition de ne pas y demeurer, que nous ne devons ni ne pouvons y fonder notre foyer. La condition d'étranger dépasse donc, et de loin, sa signification géopolitique, puisqu'elle est existentielle avant toutes choses. Nous sommes au monde, certes, mais nous ne pouvons-nous dire intégralement du monde.

Alors... que faire ? Plusieurs réponses possibles. J'en retiens et privilégie une.

-IV- « *Tenir ferme dans la parole* ».

Et non seulement œuvrer, par des actes, par le travail, pour rendre la terre moins étrangère et plus familière. Qu'est-ce à dire ?

Paradoxalement, la différence entre soi et le monde, jointe à la différence entre soi et l'autre, se prolongent en non-indifférence à l'égard des hommes. Cette double condition d'étranger, en effet, nous pousse vers le prochain et nous oblige à son égard par un devoir de responsabilité et de solidarité dont la première expression, condition de toutes les autres, est un devoir de parole. « *Parler avec l'autre* » – et non simplement « *parler à l'autre* » - est le premier geste hospitalier.

Par-delà la simple tolérance, avant le couvert qui nourrit et le toit qui protègent de l'hostilité du monde, le geste de « parler avec » offre ce bien inestimable de la conversation, fondatrice d'une vraie paix entre les hommes. Car la parole n'annule pas la distance entre moi et l'autre. Tout au contraire, elle vient du lointain et y retourne : elle la reconnaît la distance entre moi et l'autre, et même elle l'honore. Mais, là où la séparation est toujours prétexte d'affrontement, la parole neutralise les germes de violence qu'implique toujours cette distance entre moi et l'autre.

Nous l'avons dit en introduction, « hostis » qui signifie « l'étranger », a donné en français « hostilité » et « hospitalité ». C'est alors par la parole que ce qui pourrait engendrer de l'hostilité devient de l'hospitalité. Elle métamorphose l'écueil en accueil. Le langage est bonté et justice.

Enfin, c'est en parlant ensemble – comme nous aujourd'hui – dans des dialogues « *où l'envie n'intervient pas* » (Platon) que nous nommons les choses de la terre et de nous-mêmes. Par ce moyen, nous donnons du sens et opposons la forme à l'informe. Se tenir sur le front de l'informe, en combattre la menace, est la sublime mission du langage. La Bible, dans la Genèse, en témoigne !

C'est en prenant soin de la rectitude des noms, en cherchant ensemble le parler juste, que le monde est de plus en plus un monde ou de moins en moins immonde, c'est-à-dire étranger. Et si l'informe résiste au pouvoir des mots – il résiste et résistera car si nous sommes héritiers du Verbe, nous ne sommes pas le Verbe créateur ! – il nous faut malgré tout « *tenir ferme dans la parole* », non seulement par honneur, par amour de notre humanité, mais surtout comme témoignage d'espérance qu'un monde meilleur est toujours possible, que la « terre promise » n'est pas un leurre !

Philippe Cournarie